

Le mardi 20 décembre 2016

## A Vidy, le cannibale Macaigne dévore la scène

Une traversée ou plutôt un trip. L'enfant terrible du théâtre français fait à nouveau trembler Vidy et le public, fasciné, en redemande. «En manque», qui se joue encore le 21 décembre, est archi-complet. Il revient au bord de l'eau du 23 au 26 mars 2017

Le théâtre de Vincent Macaigne est un cri. De colère et de douleur. Plus rarement de joie. Encore que l'artiste n'est pas défaitiste. S'il aime casser, détruire, ravager le plateau, s'il adore inonder, maculer, allumer la scène et s'il épuise ses comédiens en les poussant bien au-delà de leurs capacités, ce n'est pas dans une compulsion immature, type je casse mon jouet. Ce qu'on sent dans «En Manque» et qu'on sentait déjà dans ses relectures de «L'Idiot» et de «Hamlet», c'est la rage d'être coincé dans une époque qui a renoncé. L'envie de réveiller le public pour qu'il se mette à danser sa révolte. Ou danser tout court d'ailleurs. Car au moins, un corps qui se dresse et bouge, c'est mieux que rien. C'est bien? Il faut y aller? Oui et non. Oui, si on aime la démesure, l'excès, cette manière de dire «j'existe et je vaud mieux que la daube mangée au quotidien.» Non, si on préfère le théâtre en creux, la ligne de fuite, la création qui procède par allusion. Car, femmes en avant - il y en a trois et elles sont puissantes -, dans «En manque», Macaigne n'est pas du genre à brider sa joie cannibale et son tourment.

Un homme-canon

«Il est désespérant d'être nous». Difficile de ne pas avoir de l'affection pour Vincent Macaigne. Avec ce constat peint en grandes lettres rouges sur le mur du fond pendant la représentation, le metteur en scène pleure toutes les larmes d'une génération. Bien sûr, l'artiste peut irriter aussi. A l'acteur de cinéma qu'il est, certains reprochent sa mine perpétuellement dépressive et ses airs de Philippe Katerine à barbe et cheveux longs. Sans doute. Mais côté théâtre, c'est un homme-canon. Un homme qui saigne et secoue. Tout seul, cette fois, sans l'appui de Shakespeare ou de Dostoïevski.

Dans «En manque», Macaigne signe le texte lui-même. Une situation relativement simple, une fois digéré le chaos du plateau. Une femme, Sofia (Sofia Teillet, fine et enflammée), a perdu la foi. A la tête d'une fondation d'art qu'on imagine richissime, elle voulait rendre le monde plus grand que le monde et considère qu'elle a échoué. Elle accepte donc sa mort que lui promet sa fille aînée Liza (Liza Lapert, une perle rare) associée à sa petite amie Clara (Clara Lama-Schmit, de la

dynamite). Un assassinat par amour, assure Liza. Car, dit la fille aux airs de garçons, sa mère est atteinte de mélancolie, c'est-à-dire qu'elle porte un corps-mort en elle et il s'agit de la libérer. Le mari, Thibaut (Thibaut Evrard, une tempête) est furieux. Il reproche à sa femme d'être descendue dans la vallée, d'avoir quitté leur foyer perché sur les hauteurs - hommage à «La Montagne magique»? - et d'avoir abandonné leur vie de pureté. Leur vie d'ennui aussi, mais surtout de pureté. A ses côtés, leur petite fille innocente, tente de tirer sa mère vers la lumière, sans succès.

### La danse, pierre d'angle du projet

La traversée débute en plein air, dans le pré, sur la colline qui jouxte le théâtre de Vidy, et se termine les pieds dans l'eau dans la salle du haut. Dans l'intervalle? Une immersion, une folie, un chaos. Qui convoque l'eau (par litres), le son (par décibels), la boue (par paquets), la fumée (par brouillard épais) et les lumières (par néons convulsifs) pour un sabbat dément dans lequel les acteurs mettent toute leur énergie et leur talent.

La danse. Elle intervient comme une pierre d'angle du projet. A mi-chemin, le public est invité sur la scène pour une dance-party. Beaucoup se lancent, tout le monde n'y va pas. Même si les figurants destinés à chauffer l'audience, lianes sur ressort, ne ménagent pas leurs efforts. Gêne? Dissidence? Le spectateur non-dansant a ses raisons que Macaigne laisse en suspens. Personne ne quitte la salle, cependant, car la chose reste joyeuse et bon enfant. Danser pour «êtreindre la multitude de questions, de douleur, de joie, de ce qu'on peut entendre du Monde». Voilà ce que l'auteur et metteur en scène vise dans ce déplacement. La fête à nos questions, la fête à nos contradictions.

Macaigne dit aussi: «Je ne fais pas un spectacle sur l'actualité, mais sur notre profondeur noire et lumineuse. Notre amour et notre intimité dans le Monde. Notre colère et notre crainte de l'avenir. Notre culpabilité et notre chemin accompli». Ceux qui n'entrent pas dans cette rhétorique, trouveront la démarche affreusement gourou et complaisante. Mais ceux qui se laissent séduire par ce désir de magie, par ce big bang du coeur et de la pensée et cette foi dans la création d'un monde plus grand que le monde, remercieront Macaigne pour son ambition. Avec mon voisin, lundi, nous faisons partie de la seconde catégorie.

Marie-Pierre Genecand